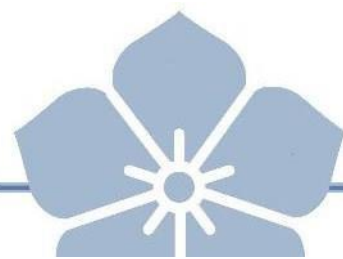
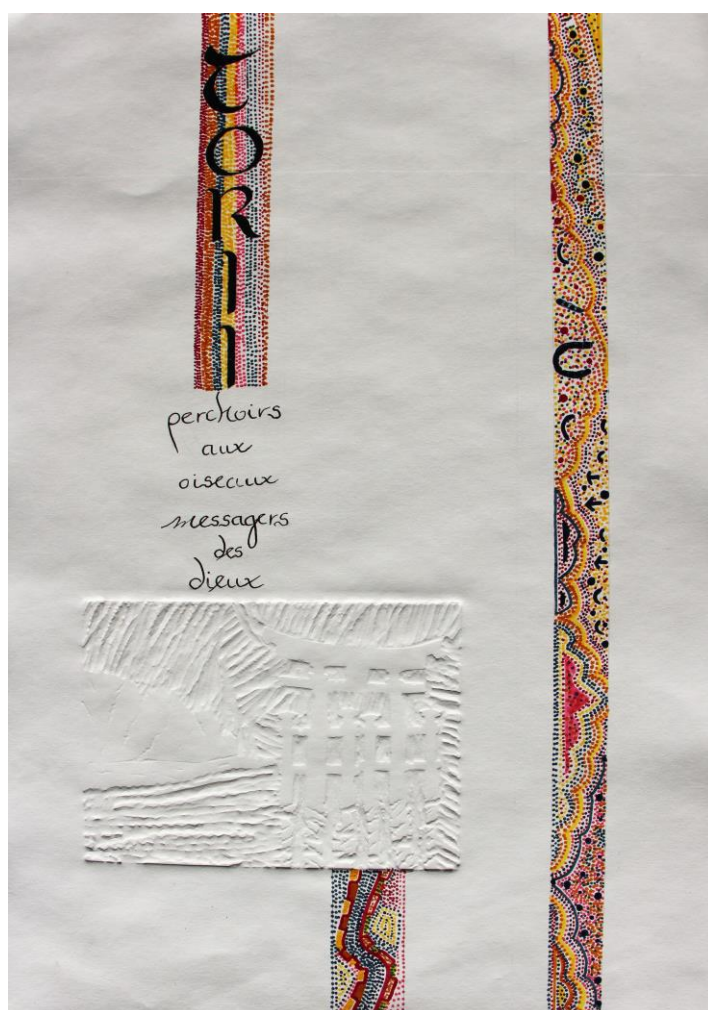
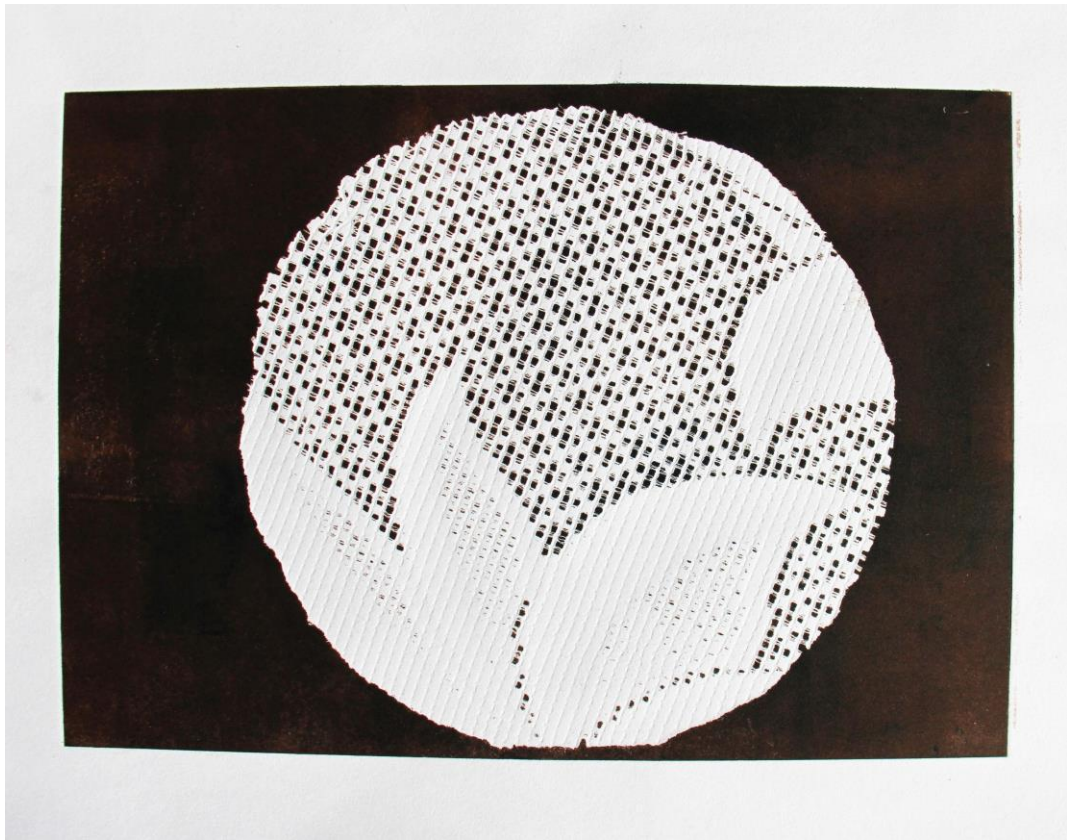


L'écho du haïbun

V 02 – Décembre 2024

Vacuité





L'écho du haïbun

V 02 – Décembre 2024



Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*

Sélection haïbun

Thème : Vacuité

- | | |
|---|-------|
| ● Ciel vide, <i>Françoise Deniaud-Lelièvre</i> | p. 07 |
| ● Les tortues du Kysyl-koum, <i>Marie Derley</i> | p. 10 |
| ● Dans le souffle du vent, <i>Chantal Couliou</i> | p. 12 |
| ● La quadrature du vide, <i>Germain Rehlinger</i> | p. 14 |
| ● Derrière les paupières, <i>Choupie Moysan</i> | p. 16 |
| ● Vacuité, <i>Maï Ewen</i> | p. 18 |
| ● Poisson rouge, <i>Danièle Duteil</i> | p. 20 |
| ● Nuit, <i>Martine Le Normand</i> | p. 22 |



Haïbun lié

- Trois temps d'entre-deux, haïbun lié de *Chantal Couliou, Régine Bobée, Choupie Moysan* p. 24

p. 27

Appel à haïbun



Responsable de publication : *Danièle Duteil*

Illustrations :

Germain Rehlinder





*Bien peu de monde
Une feuille qui tombe ici,
Une autre là.¹*

L'écho du haïbun paraît pour la deuxième fois en mode libre, pour illustrer à travers une dizaine de textes le thème de la vacuité. « Un sujet pas facile », m'ont dit plusieurs d'entre vous. Il va pourtant bien avec l'esprit japonais qui inspire nos écrits. On sait combien en effet la culture nipponne privilégie, dans bien des arts, celui du haïku, de l'estampe, de l'ikebana, la cérémonie du thé ... cet espace blanc où, a priori, il ne se passe rien, mais qui est indispensable pour faire vibrer l'œuvre ou l'instant, et donner du sens. Le *mā*, intervalle, espace ou durée est un concept fondamental de l'esthétique et de la philosophie japonaise. Selon les traditions shintoïstes et bouddhistes, il crée l'harmonie entre les éléments, l'équilibre et la respiration, favorisant la réflexion profonde, l'émotion, la contemplation.

En lisant les haïbuns adressés par les différents auteurs et autrices, on s'aperçoit que la vacuité est souvent perçue comme absence et silence, qu'il s'agisse d'un paysage ouaté de brouillard ou d'un désert uniforme. Elle se fait ressentir aussi comme un manque que rien ne peut combler, lorsque des êtres chers, par exemple, ont déserté la maison ou le cœur. Il se peut aussi que la vacuité soit recherchée, soit pour éprouver un bien-être intellectuel, en s'allégeant des pesanteurs de l'existence, soit pour libérer une énergie latente, source de créativité.

Un haïbun lié termine ce numéro 2. Un mode d'écriture qui rapproche des univers personnels différents, voués à se rejoindre le temps d'un instant, en ménageant toutefois entre eux la distance qui signe leur singularité.

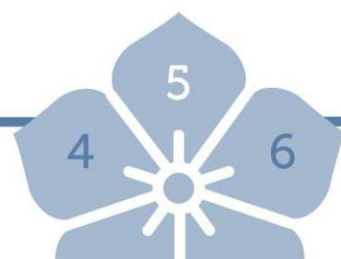
J'adresse à Germain Rehlinger tous mes remerciements pour ses talentueuses illustrations, exprimant ici diverses variations sur le thème proposé.

En p. 27, figurent les prochains appels à textes.

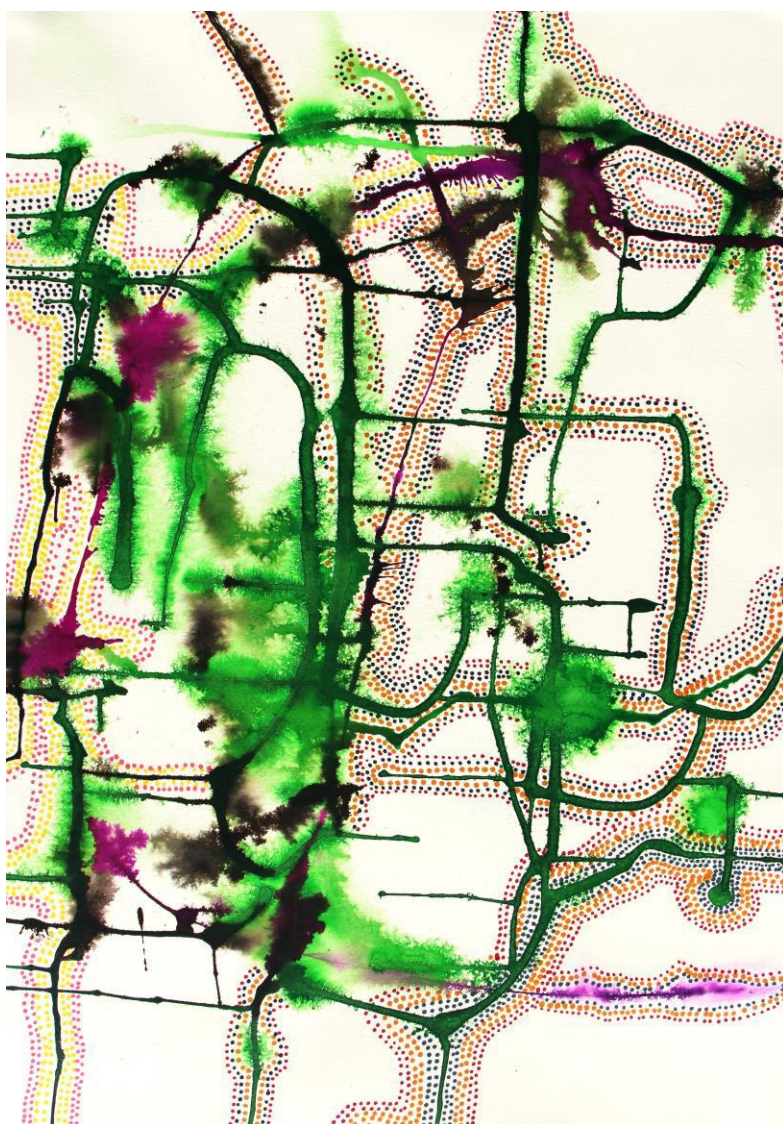
Bonne lecture et joyeuses fêtes de fin d'année !

Danièle Duteil

1. Issa, in *Haïku*, présentés et transcrits par Philippe Jacottet. Les immémoriaux – Fata Morgana, mars 2022.



L'écho du haïbun





Vacuité – décembre 2024

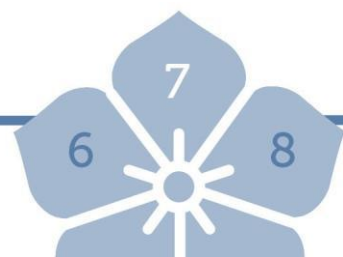


Ciel vide

Depuis ce matin, un brouillard épais empêche le soleil de percer. Notre promenade depuis le bourg de Lavau-sur-Loire a pour but l'observatoire, construit par l'architecte japonais Tadashi Kawamata. Nous déambulons sur un chemin détrempé, par les pluies incessantes des derniers jours. Chacun de nos pas, s'accompagne d'un bruit de succion, sous nos chaussures de marche. Pas un souffle de vent n'agite les roseaux, étonnamment immobiles. Nous empruntons la longue passerelle de bois, un ciel pâle recouvre le marais. Tout le long de ce chemin, au-dessus des prés, nous découvrons, dans la boue, les empreintes des ragondins et les sabots des sangliers.

grand silence
dans le lointain les cris aigus
des vanneaux huppés

À marée basse, s'écoule de l'étier un filet d'eau sur la vase épaisse et grisâtre. J'avance prudemment sur les planches de bois extrêmement glissantes. À chaque pas la tension est à son comble. Je ressens une légère crispation au niveau de mes hanches. Canalisés entre les grands roseaux flétris, nous avançons vers un bras de la Loire. Un ragondin rampe lentement avant de le traverser. L'observatoire est maintenant devant nous. Sa silhouette fait désormais, partie intégrante du paysage de l'estuaire de la Loire. Nous escaladons l'escalier métallique et hélicoïdal. Au sommet de la plate-forme, le panorama remarquable a disparu. Approchant du bord, mon regard cherche à l'aval, le méandre de la Loire, la centrale de Cordemais et les marais de Rohars. Vers l'amont, impossible de voir la raffinerie de Donges, les chantiers navals et le pont de Saint-Nazaire, sans oublier Paimboeuf. L'étrange impression d'une bulle spatio-temporelle. Sous cette ouate, la Loire ressemble à un long ruban gris. Plus près de nous, le plumeau d'un roseau s'agite à chaque acrobatie de la mésange bleue. Le cheminement en bois brut s'étire dans cette nature sauvage, il enjambe la rousseur des roseaux, serpente d'un point de vue à un autre.



L'écho du haïbun

Sur les vertes prairies, je devine quelques arbres isolés. Ici, tout n'est que silence et errance méditative. Quelques coups de feu retentissent au loin, c'est un jour de chasse. En bas sur le chemin de la Georgetais, la clochette d'un chien attise notre curiosité. Il est suivi du pas vif de sa maîtresse, en imperméable rouge.

bras mort de la Loire
sur le gris de la vase
s'envole une aigrette

Cette architecture de bois, land-art de clous, vis, planches, à la sobriété toute nipponne, envahit le paysage pour mieux le révéler. Cette œuvre de fortune fait la démonstration, par la simplicité même de son matériau, de la fragilité et de la précarité du monde et des hommes.

Au retour, le brouillard s'est épaissi derrière le clocher du village. Au-delà du rideau des roseaux, nous devinons la présence des canards. Arrivés tout près du bourg, un tarier-pâtre sautant dans les ajoncs fleuris, nous accompagne.

Au fil du temps, l'éloignement progressif du rivage de la Loire, conséquence de l'envasement entre 1900 et les années 1970, a transformé ce port en « port relique ». Mais subsiste encore l'ancienne auberge « La maison du port ». Nous y entrons et nous nous attablons au milieu des livres, car c'est aussi une librairie.

sur une nappe
à carreaux rouges et blancs
un bon chocolat chaud

Françoise DENIAUD-LELIEVRE (France)



L'écho du haïbun





Les tortues du Kyzyl-koum

jours de mai
sous le soleil le sable
fait ce qu'il lui plaît

La route qui relie Boukhara à Khiva, c'est trois cents kilomètres de ligne droite dans un désert monotone sans début ni fin, d'un paysage qui ne change pas. En ouzbek, en kazakh, en russe ou en turkmène, kyzyl koum signifie sable rouge. Le désert du Kyzyl-Koum est piqueté d'une unique variété de plante, le saxaoul, en innombrables touffes malingres et sèches. Loin au nord, c'est la mer d'Aral, de l'autre côté les Montagnes Célestes et le Pamir. Des heures de conduite dans un paysage si monotone que l'attention s'engourdit. Parfois, des petites tortues sauvages traversent la route et se font écraser, à cause de cet engourdissement sans doute. Leur cadavre reste là avant de se faire dévorer par les oiseaux carnassiers.

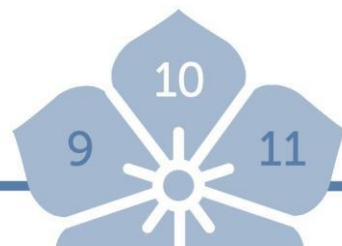
route du désert
un peu plus près
des étoiles

Dans un biotope presque aussi grand que dix fois la Belgique, partagé en deux par une route rectiligne, ces tortues venant d'un territoire aride et infini traversent la route pour aller vers un autre territoire identique. Et parfois meurent de leur folie.

À la tortue que nous avons ramassée sur la route et portée de l'autre côté pour qu'elle ne se fasse pas écraser, je n'ai pas demandé ce qu'elle pensait de nous qui allions également d'un côté à l'autre de ce désert monotone.

route de la soie
fil rouge d'un voyage
dans le passé

Marie DERLEY (Belgique)





*Vous qui revenez du pays natal
vous devez avoir des nouvelles fraîches.
Est-ce que le prunier, quand vous étiez là
était en fleur, à la fenêtre de chez moi?*
Wang Wei



Dans le souffle du vent

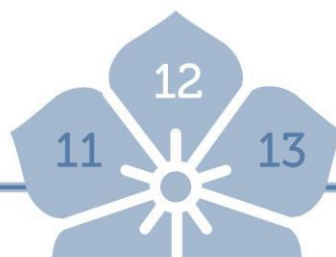
Assise dans le jardin, à l'ombre d'un parasol, son regard se perd dans la masse verdoyante des arbres. Son esprit en cavale la ramène aux vacances passées ici avec les enfants quand ils étaient petits. Ils lui manquent. Un vide en elle, l'estomac plombé. Le temps a passé. bercée par une brise chaude, elle arpente le gouffre des souvenirs, la nostalgie en bandoulière. Impossible de remonter le temps. Le cœur en vrac. Ce corps à corps avec les années passées la fragilise un peu plus. Le manque s'accroche à ses hanches. Inconsolée. Inconsolable.

Sur la balançoire
le chahut des moineaux
moins seule

Elle ne sait pas comment le vide s'ancre en elle. Certains jours, il s'étale et prend toute la place. Impossible de lutter contre. Le regard se perd dans un parfum, un son ou une lumière un peu plus vive et tout devient néant.

Vent d'été
un défi pour les roses
tête haute

Chantal COULIOU (France)



L'écho du haïbun



善



La quadrature du vide

D'abord bien se positionner face au tableau, dressé et investi comme le batteur de tambour japonais. La projection du centre de l'épaule sur le tableau donnera le centre du cercle. D'un mouvement ample et rapide du bras tendu tourner autour de ce point imaginaire, en gardant toujours la même ouverture.

Visualisez-vous le résultat ?

Ce n'est qu'un enseignant qui, pendant des années, traçait des cercles avec une craie, sans compas. Plus ou moins parfaits mais il arrivait que les élèves applaudissent.

Puis, sur une toile, il s'attaqua à l'enso, le cercle de la plénitude : pour le peintre zen cela demande concentration, contrôle du souffle, lâcher-prise... et irrigue la conscience de l'impermanence, le détachement de l'égo. L'enso s'ouvre sur la vacuité. Il en était bien loin, comme du jeu subtil du plein et du vide avec le pinceau. Lover la vacance dans un cercle comme le chat enroule le temps dans ses ronronnements. Ou dans la rigueur du jardin sec japonais.

Le néant est souvent associé au noir mais les outrenoirs de Soulages prennent la lumière pour mieux nous la renvoyer ; la beauté naît de cette rencontre. Four solaire concentrant les rayons de l'énergie.

Maître d'aïkido
un conseil de vie :
inspirez expirez

Dans ce conte zen le maître remplit la tasse de son hôte à ras bord et continue de verser, verser bien qu'elle déborde, histoire de lui faire comprendre qu'il faut d'abord se vider de « ses propres opinions », avant de se libérer et réaliser que la vacuité est dynamique, créative et permet la vie. Il faudrait méditer sur le trop-plein dans la carapace et la cavité cérébrale et sur le passage au vide. Ce vide qui devrait devenir un bien commun immatériel comme le silence, la solitude, l'air, l'eau, le ciel, l'espace...

Dans un autre conte il demande au jeune disciple de chercher le son d'une seule main. Il n'existe pas, bien évidemment, et rien n'est saisissable : tout ce qui existe est sans substance et n'a pas d'existence propre.¹

1. 101 contes zen, de Paul Reys et Nyogen Senzaki

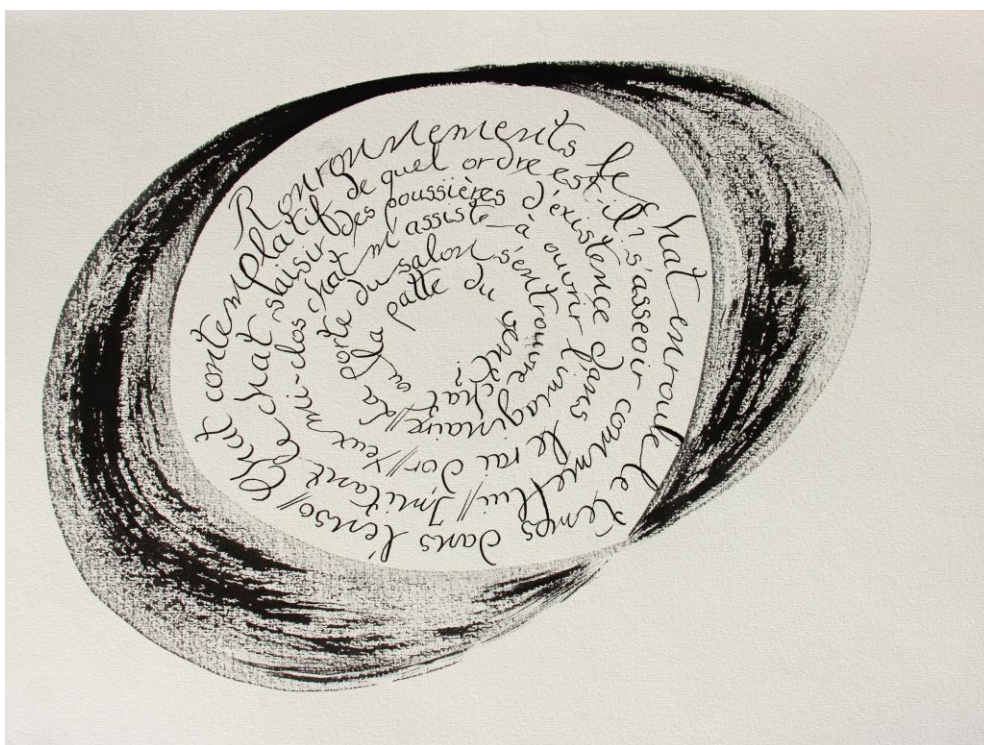


L'écho du haïbun

Dans le vide sidéral, ou presque, de l'univers, existe partout l'énergie comme les potentialités qu'offre la vacuité ; certains extrapolent, l'air de rien, jusqu'aux lois de la physique quantique. Il est toujours difficile de dire ce qu'on n'a pas expérimenté et qu'on connaît si peu ; beaucoup ne se gênent pas alors qu'il vaudrait mieux se taire.

Méditation zen
l'inconfort se dissipe
nuages évanescents

Germain REHLINGER (France)





Derrière les paupières

Après ces mois d'été, quel est ce vide qui soudain m'envahit ? Dans quel éther flotte tout mon être derrière mes paupières closes ? Mon regard aveugle ne voit que des phosphènes.

Nuit étoilée d'août
essaim de perséides
depuis l'errance

Je cherche à tracer une ligne qui ne soit pas floue, qui ne soit pas mirage, mais rien ni fait, les formes se dérobent

Nœuds coulants
que l'on voudrait dénouer
la volonté manque

Quand plus rien n'existe,
plus rien ne meurt,
plus rien ne naît. On ressent
simplement une indicible langueur.

Choupie MOYSAN (France)



L'écho du haïbun

Soleil transparent
musique puis musique
ou silence
Tabula rasa de Paert
faire fi de tout ce bruit



Dans le regard
de ce géant de pierre
tant de questions
va ton chemin, me dit-il
tu n'as pas de réponses



la vallée des saules –
bégayant sa plainte
l'oiseau inconnu

Elles ne sont pas faciles à gravir ces nombreuses marches inégales et je tangué parfois. Par bonheur, la rambarde de fer, bien que brûlante, m'aide à ordonner mes pas. J'ai choisi le jour de ton anniversaire pour venir échanger et bavarder avec toi.

De petites tombes de marbre ou de granit, fleuries de(en) vrai ou de(en) plastique, des urnes funéraires, une rangée infinie de casiers le long du haut mur, fleurs et arbustes à profusion. Beauté, pureté, paix. ...le silence béni loin des tourments du monde.

Voici les stèles. Il faut bien l'avouer, il y en a de plus en plus. Je vois ton nom, un nom qui n'est pas notre nom d'enfance. Mon regard caresse ton prénom et mon esprit s'emplit de souvenirs.

Sur le muret qui sépare le cimetière du Jardin du Souvenir, sont restés bouquets de lis, gerberas et glaïeuls. Fanés. Mon regard ne quitte pas le tas de pierres blanches à côté du bouleau. Des larmes brûlantes, et l'intérieur de mon corps devient vide. Vide. Un gros trou glacé. Plus rien dans ce corps, seulement le froid de la vacuité.

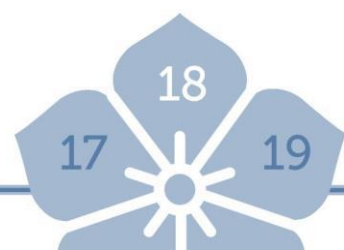
Je revois encore le maître de cérémonie promenant son récipient, le secouant et versant tes cendres sur les pierres. Tes cendres ! Je pense à mes aimés qui ont été et ne sont plus rien. Je voudrais prier... cela me consolerait-il ?

Le ciel se couvre de pesants nuages orageux.

Devant la porte de la salle de cérémonie, des gens attendent d'entrer. Bientôt s'élèvera à nouveau la fumée vers le ciel assombri.

entre roseaux et joncs
cascade un ruisseau –
indifférent

Maï EWEN (France)







Poisson rouge

« Entretenir le vide dans l'esprit, c'est un exploit, et un exploit rudement salubre. » ¹

Je suis bien d'accord avec Henry Miller : chasser de sa tête les pensées qui dérangent n'est pas spécialement aisé. D'autant que celles-ci, sitôt repoussées, ont tendance à revenir à la charge, se démultipliant à l'envi et s'agrippant coûte que coûte.

Le lâcher-prise est si peu évident que les techniques de « décrochage » pullulent dans les livres de bien-être et sur internet.

Respiration profonde : une fois, deux fois, trois fois... et hop ! le cerveau se remet à gamberger.

Marcher en regardant le bout de ses pieds... Pas convaincant du tout.

Mieux vaut se laisser guider au hasard de ses pas, flâner en ville ou en pleine nature, et ouvrir grand les yeux et les oreilles.

Méthode certes efficace pour oublier sa tête, mais tout le monde ne peut pas s'offrir ce luxe chronophage.

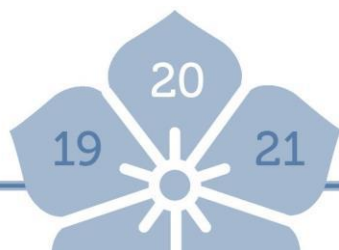
Parfois, il suffit pour s'alléger d'ouvrir simplement un livre, de parcourir quelques lignes ou quelques pages pour changer d'univers et s'échapper totalement. Quel bienfait !

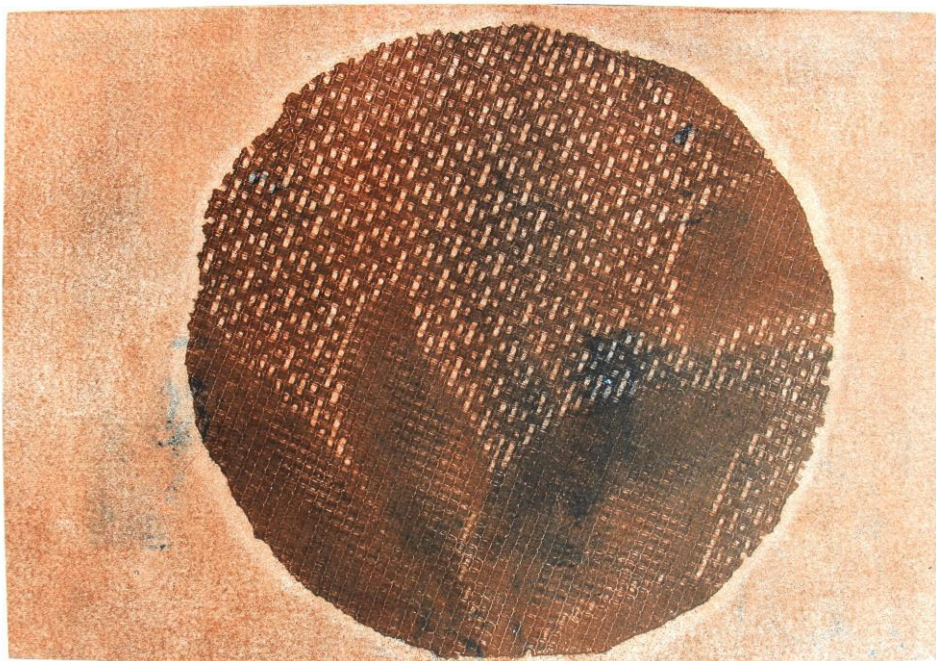
Mais rien n'interdit non plus d'imiter Bouddha retranché dans sa bulle : les yeux clos, rentrer en soi pour mieux oublier sa carcasse...

Dans l'aquarium
le va-et-vient du poisson rouge
À quoi songe-t-il ?

Danièle DUTEIL (France)

1. Henry Miller : *Le colosse de Maroussi*, Colt, Press, San Francisco, 1941.







Elle l'avait vu sortir de la nuit d'une petite rue parisienne. Sachant immédiatement que c'était lui, alors qu'elle ne le connaissait pas. Qu'elle n'avait même jamais vu sa photo.

Elle montait la rue le plus doucement possible. Elle était en avance sur l'heure de rendez-vous donnée par ce poète inconnu. Il faisait froid. Elle se retournait souvent dans cette rue mal éclairée imaginant qu'il marchait derrière elle. Et puis, elle s'était arrêtée sous un réverbère. Elle n'arriverait pas seule au restaurant choisi. Elle l'attendrait, n'attendant rien, pourtant. Péntrée d'un vide profond. Ne connaissant plus que l'incertitude des jours. Pourquoi refuser un rendez-vous aimablement proposé par quelqu'un dont elle avait apprécié l'écriture sur les réseaux sociaux ? Pas plus de raisons de dire oui que de dire non. Partager une passion, peut-être, le temps d'un repas.

Il avait surgi dans la noirceur de la brume et s'était dirigé vers elle. Lui, il semblait connaître son visage à elle.

Elle, elle le trouva bien jeune avec son sourire timide, sa peau lumineuse, sa figure sans rides. Bien chic et sage, avec son col Mao blanc et son caban noir. Elle ne put s'empêcher de penser : « Premier communiant. Seulement un dîner. »

Des mois plus tard...

La silhouette du jeune amant-poète se dissout dans la nuit du rétroviseur.

Il a dû la regarder partir sur ce parking de gare. Elle a accéléré croyant éviter la montée des larmes. S'est concentrée sur la route pour ne penser à rien d'autre.

Accélérer. Ralentir. Stopper. Ouvrir le portail du jardin. Garer la voiture. Refermer le portail. Monter les escaliers de l'immeuble. Déverrouiller la porte.

Silence.

Par la fenêtre coule la Saône et ses eaux résignées.

Qui sait où va la musique quand elle s'arrête ?

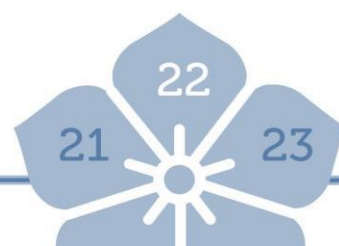
À nouveau, tout apparaît incertain.

Pleine de lui. Vide de lui. Pleine et vide à la fois.

La forme d'un amour avalé par la nuit.

deux verres vides
sur une table basse-
single malt

Martine LE NORMAND (France)





Haïbun lié



Trois temps d'entre-deux

Les vacances finies, je foule la dune, les yeux au large, sans but précis, me caressant la joue de quelques lagurus¹.

Parmi les oyats
crottes de lapins
vacuité

suivre les

Après le départ de Nagori, j'ai encore en bouche la douceur du dernier abricot du Roussillon, mais sûrement aussi de sa peau sortant de l'eau, fraîche de ses vingt ans.

Toutes ces sensations, le souffle du vent m'en emplissait, ses froufrous m'accompagnaient à presque y voir sa robe légère à fleurs.

Herbe courbée
puis rebond de la sauterelle
l'été s'estompe

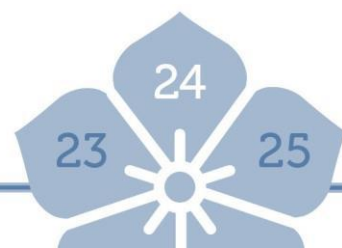
Choupie MOYSAN

Ligne bleu nuit d'horizon sur fond de ciel azur. L'air est encore tiède et l'étales clapote doucement sur les galets usés, au rythme des sillages des tout derniers bateaux.

Fin du festival
une bannière claque
sous le vent

Quelques pointillés de lumière constellent déjà les rives de la baie. Les îles se noient dans l'obscurité qui monte à l'est.

1. Le *lagurus ovatus* (Queue de lièvre) est une plante herbacée annuelle, de la famille des poacées, aimant bien le climat littoral.



L'air saturé
du sucré des luzernes
mon corps en manque

Au bout de la promenade, le kiosque est vide sur sa rotonde et le silence emplit l'air frais du soir. Dans une heure, il fera nuit noire.

Sur un transat
guetter l'étoile filante
- seule

Régine BEBER

Mon regard se perd dans le bord de mer que le train quitte comme à regret. Le TGV prend tout son temps avant de s'élancer vers la capitale. Plongée dans les souvenirs de l'été, je laisse mes pensées vagabonder. Un brin mélancolique.

Sur le sable
nos pas accordés
et demain ?

Seule à bord du train, je tente de lire, bercée par le vide. Mon esprit se rebiffe, résiste. Impossible de me concentrer sur les mots qui se dérobent à la lecture.

Sur la vitre
des traces de pluie
et mes larmes

Chantal COULIOU



L'écho du haïbun



Appel à haïbun



❖ Pour *L'écho du haïbun* V 03

« Puits, fontaines » ou Thème libre

Échéance : le 1^{er} juin 2025

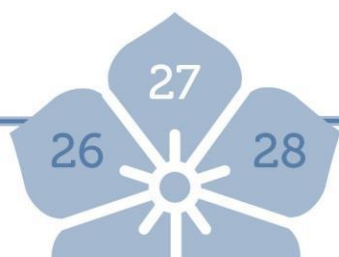
❖ Pour *L'écho du haïbun* V 04

Écrire un haïbun inspiré (ou se terminant) par le haïku suivant :

Cruche brisée
par le gel de la nuit –
je me lève en sursaut !
Matsuo Bashō

Échéance : le 1^{er} décembre 2025

Envoi à : danhaibun@yahoo.fr



L' écho du haïbun

